

## PAS D'ICI, PAS D'AILLEURS: ANTHOLOGIE POÉTIQUE FRANCOPHONE DE VOIX FÉMININES CONTEMPORAINES

Huynh, Sabine, Andrée Lacelle, Angèle Paoli, et Aurélie Tourniaire, dirs. Montélimar: Voix d'encre, 2012

### REVIEWED BY LÉLIA YOUNG

Cette anthologie de voix féminines francophones contemporaines est une rencontre de 156 auteures qui parlent de thèmes touchant à des préoccupations diverses et actuelles. Elles entretiennent par l'écrit poétique un dialogue transfrontalier qui a l'avantage de rapprocher les cultures par un croisement littéraire des plus riches. Dialogue qui présente l'intérêt de faire entendre des voix de femmes saluées qui traversent les frontières de leur pays respectifs afin de diffuser une quête de nature personnelle, nationale ou universelle. De plus, ces voix alimentent l'intérêt des lectrices et lecteurs en apportant à notre chevet des textes inédits.

Ces textes tissent la toile culturelle géographique sur laquelle ils se détachent de manière syntagmatique et paradigmatique. Le langage poétique sous-jacent à la structure de nos langues francophones établit des liens cohésifs et des schémas de cohérence qui communiquent de façon particulière sur les axes du langage exposés par Roman Jakobson. Le discours, qui parcourt les 223 textes d'une francophonie plurielle, communique au moyen de signes alternatifs qui véhiculent

un bagage sémantique au moyens de procédés stylistiques dont la fonction primordiale est de suggérer en signifiant, de briser la rigidité du langage pour permettre de communiquer des formes et des sens nouveaux, une aventure euristique qui permet de libérer de l'emprise sclérosée des mots afin de faire prévaloir le message poétique. Cependant, les poèmes de cette anthologie révèlent les préoccupations profondes de notre siècle. Le mouvement de rapprochement effectué par ces poèmes découvre de nouvelles frontières, une exploration temporelle qui dévoile la distance spatiale. Comme l'écrit Anne Penders « L'espace comme plaqué sur l'œil. Comme aplati, ramené sous mon nez. / L'envers : vivre à l'intérieur, de l'intérieur / – ce que jusqu'alors on n'avait fait qu'observer de loin, » habiter une distance, habiter un cri, habiter l'envers? « Quel habit pour le poème [...] ? / Mon bon roi Dagobert ... » L'espace est en transformation, l'envers fait un pied de nez à l'endroit.

Cet ouvrage est divisé en 7 parties. La plus copieuse est la première, *Sous les cieux de l'errance*, qui comprend 45 poèmes. Le beau poème d'Agnès Schnell, intitulé *Démesure*, débute cette section. Entre les lignes de ce texte d'ouverture se dessine un appel à l'équilibre pour éviter l'absence, l'errance, « le filet lancé ... et ramené vide. » Ce texte est suivi du poème sans titre d'Angèle Bassolé-Ouédraogo qui reprend le thème de l'errance mais cette fois-ci imprégné par l'exil des déplacés, des identités rompues. Déconnecté de son monde de référence, l'être perd ses repères. Tout impact semble perdre sa raison d'être. Que faire? Où aller? Et pour devenir quoi? La poète nous le dit: « Je serai toujours / L'exil », déclaration alarmante qui pique au vif

et qui fait écho à l'indignation faite à l'identité féminine un peu partout dans le monde d'aujourd'hui. Dans *Mouvance*, Danielle Schaub souligne l'importance des blancs, ces silences qui « donne un sens / à l'être du discours / en hébreu » et qui permettent l'interprétation. Le poème devient un miroir de notre siècle, il fait partie de la mosaïque qui réunit et qui paradoxalement projette hors de soi.

La seconde partie, intitulée *Dans les flots du temps*, est constituée de 36 poèmes exprimant une variété de thèmes. De la mythologie à la réalité, il y a tout un voyage qui se fait. Le beau poème de Denise Le Dantec intitulé *Poète*, marque ce passage à l'histoire vécue. Elle écrit: « Poète, / mon âme est juive / et je suis / sans racines / [...] / L'insupportable / a eu lieu / [...] / Je reviens à la pierre. » Le poème sans titre de France Burghelle Rey abonde dans le même sens tout en clamant le privilège de vivre dans un présent qui côtoie les rivages de la mer: « ... les galets sont autant de babels / Tant pisis l'avenir promet des ruines / Les portes du présent sont une merveille / du monde et j'y écris mon nom. » Le passé hurle, le futur s'annonce mal mais il y a quand même des merveilles au carrefour de la vie, le bonheur de vivre dépasse toute contrainte. Ce qui abonde dans le sens de la citation de Charles Dobzynski transmise par Sabine Huynh dans son introduction: « Je viens d'un océan qui n'a pas de limites » et cette ouverture vers l'infini n'accepte ni le désespoir ni le renoncement. La condition de la femme de par le monde laisse à désirer, sa situation fait la une des journaux, mais peu importe les obstacles, la femme fait entendre sa voix, ô combien importante et rectifiante. La belle image dans le court

poème sans titre de Nicole Brossard éternise la femme par un procédé métaphorique, le rose renversant les données propre à l'attente « ... un sexe / caché dans le rose versatile qui avale / le temps les pétales. »

La troisième section de cet ouvrage intitulé *Au royaume des ombres* est composée de 29 poèmes qui arpentent la relation homme femme. Aïcha Arnaout dans *Le treize estival* s'écrit : « ... chauffons la conscience jusqu'au blanc, » et Anne Mulpas dans un poème sans titre : « je laisse mes voix dire le sous-sol sur mes paumes. » Diane Léger usera de diplomatie pour émettre l'exaspération perceptible : « Toujours de plus en plus charmant / le regard de celui / qui appelé à devenir prince / redeviendra crapaud. » Plus tranchante, Linda Maria Baros dévoile carrément, dans *Je sors dans la rue avec l'ange*, son rejet de l'homme qui la recherche : « Je n'ai aucune pitié / pour les hommes qui m'aiment. / Ma chaîne a ouvert sur leur dos / des pupilles de serpents. » Tanella Boni écrit dans son poème sans titre : « Nous avons quitté ce pays / Sur la pointe des pieds / [...] / Comme si les hommes / Avaient perdu / La juste vue des choses / [...] / La relation humaine / Et le souffle de l'amour / ».

*Sur l'île de la nitescence* contient 13 poèmes imprégnés par la luminosité de l'amour et de l'espoir. La joie écrit Anne Mounic « est cette force de subversive rigueur / qui sait dire non aux impositions, / aux futilités, pour dire oui à ce qui compte – ». Plusieurs poèmes appartenant à cette section célèbre la lumière, le soleil, l'air matinal, les chants de la nature, etc. Ici, la femme, être terrestre, communique l'énergie qui l'anime sur tous les plans de la vie.

*Dans les contrées de l'intime*, est une section composée de 19 poèmes. Le texte d'Angela Serna commence cette section et l'on est touché par l'universel de la quête de l'être. Attente

et découverte au sein d'un infini véhiculé par un nom que l'on ne saurait dire sans se surprendre face à soi-même et aux autres car il est « écho d'autres temps / d'autres lieux ». Dans d'autres poèmes, l'accomplissement du désir de la femme semble irrésolu. Anissa Mohammadi écrit, « J'habite l'éternité du cri / lorsque le ciel quitte ses aurores / je t'invite à ma nuit / pour faire irruption / dans les méduses du désir ». Ariane Dreyfus communique l'amour par instantanés. « Sur l'oreiller la joue fait commencer le visage / C'est si calme d'aimer. » Cette sérénité n'est pas sans tourment car « Quelqu'un chauffe la terre de son corps [...] s'arrêtant de lire pour garder ouverte la page / Où c'est écrit : « Les rues de Vienne sont pleines de Juifs qui ne sont pas là [...] L'arbre assombri est plus large que le jour mourant ». Le poème de Béatrice Brérot, intitulé *De l'autre côté*, crée un pont avec la partie précédente en ramenant délicatement les thèmes de l'amour et de la lumière : « ... mais l'amour est comme la lumière / jamais vide / jamais hors champ / d'une bulle éclatée / brille le pollen / poudroie les baies / de nos quartiers / et parsème l'univers ». Les poèmes de Danielle Fournier [« je me souviens de cet attachement à être au monde ... un lointain amour monte et grossit en moi, se loge là où la peau est tendre »] et d'Hélène Dorion raccordent le personnel à la nature dans une mélancolie ou une description du moment [« ... dans l'immense paysage, refaire une vie / où nous ne faisons que vivre »].

*Vers les caps de l'imaginaire* contient 27 poèmes où le réel dépasse l'irréel. Ici, la femme « déroule l'écorce de bouleau ». Sourcière rapailleuse, elle « sonde sol ciel » (Andrée Lacelle). Avec l'autre, elle projette de creuser « de nouveaux sillons » et de voir « mourir le vent qui charrie l'oubli » (Aurélia Lassaque). Elle incite l'autre femme à être enceinte « du

huitième jour de chaque semaine / du rire de toute larme / de la mer qui commence dans chaque ruisseau » (Cécile Cloutier) et elle combat le désespoir « femme enrobée de soleil [...] elle sème des herbes / de toutes espèces » (Claudine Bertrand, *la nomade*). La femme dépasse sa propre souffrance et élève sa voix contre la cruauté qui s'abat sur les innocents. « Les hurlements du Chat chinois / Corps scalpé / Sont le cri des enfants détruits / de la terre » (*Le chat* de Lélia Young), elle voit venir « le temps de marcher à rebours de la haine. » Un temps où, elle réinventera l'homme (Claudine Helf, *Métamorphoses de l'ombre*). « Fille femme / elle pousse haut et dru / par les rues de l'univers » (Collette Nys-Mazure, *De l'aube à l'aube*). À Lise Gaboury-Diallo de dire « je descends remonte / tangué dans le roulis de l'espoir / mes doutes muselés / [...] / je brasse mes trésors ensablés / [...] / j'ai l'âme de voilière / il me faut le vent / pour imaginer l'avenir » et à Marie Sunahara de recevoir le témoin en disant « Ma demeure n'est rien d'autre que les mots / Qui respirent parmi les continents » mettant l'accent sur la distance rapatriée par et dans l'écriture.

Le recueil est clos par un appel à l'expression. La dernière et septième section de cette anthologie poétique présentent 32 poèmes abrités par la parole et l'écriture. Cet espace protecteur s'intitule *Sous la voûte de voix et d'encre*, lecteurs et lectrices savoureront ces textes poétiques qui affirment et confirment ce qu'énonce clairement dès l'ouverture Ana Rossi dans son poème intitulé *voix 1* : « et dans le lointain / si présent / je suis celle qui est / suis celle qui reste / celle qui respire / au-delà des trahisons / [...] / je ne suis plus muette de moi-même ». Cette section se termine par les poèmes de Sylvie Fabre G., *Dis-moi son nom* et de Sylvie-E. Saliceti, *L'oiseau de cendres*, qui chacun à sa manière exprime « une mémoire qui

demande à être / [...] // pour habiter la lumière ». Sur l'avenue qui s'élançe vers l'horizon impénétrable de nos désirs à vivre dans la liberté d'être pour comprendre notre condition humaine et participer à son amélioration, je passe le flambeau à S. E. Saliceti qui exprime viscéralement cet état d'esprit: « Mon désir devant la cheminée, par l'entrebâillement des nuages, regarde sortir les étoiles de la mer. [...] Je ne me souviens que de toi, frère humain aux visages pluriels. »

*Lélia Young détient en doctorat en linguistique et enseigne à l'université York où elle est professeure agrégée. Ses travaux portent sur l'analyse et l'interprétation de textes littéraires et sont inspirés entre autres par la méthode d'analyse cohésive des linguistes Halliday M. et Hasan R. Lélia Young est aussi écrivaine: Nouvelliste et poète. Elle a à son acquis plusieurs recueils de poèmes et des nouvelles publiés dont Entre l'outil et la matière (1993) aux éditions du GREF de Toronto, Si loin des cyprès (1999) aux éditions du CIDHICA de Montréal, Aquarelles. La paix comme un poème (2006) et Réverbère (2007) aux Éditions du Marais de Montréal de Montréal.*

## THE GOOSE GIRL, THE RABBI AND THE NEW YORK TEACHERS: A FAMILY MEMOIR

Deborah Heller  
Bloomington: iUniverse, Inc., 2013

### REVIEWED BY MARJORIE ROEMER

Eva Hoffman once remarked “All acts of memory are to some extent imaginative.” So, of course, it is here. Deborah Heller reconstructs a history of generations from great

great grandparents, through her parents and, finally, to herself. We learn of the goose girl who refused to shave her head and wear the *sheitel* (wig) as Jewish tradition demanded in her German village in the mid-nineteenth century and of the illustrious rabbi Yom-Tov Lipmann Heller who wrote a commentary on the Mishnah, the ancient rabbinic code of Jewish law, in the early seventeenth century. These are the forbears. We see their legacies: on the maternal side, independent, strong women; on the paternal side, scholars and linguists. Heller, herself, is both. This text, built as it is on meticulous scholarship, is still “a family story,” the story we tell to place ourselves, to identify who we are. Dedicated to the succeeding generations and to the memory of her parents, the text chronicles the histories as they can be researched (through a rich selection of public documents, scholarly studies, letters, oral histories, and photographs). Still, its opening lines are: “This is the story my mother told.” And while Heller doesn't dwell on her own story in great detail, her sensibility is everywhere evident in the work. She is the product of this rich set of traditions (and rebellions), and her scholarship, her sophistication, her feminist consciousness, and her critical wit shape this work.

I recommend the book to any number of audiences. The early chapters give insight into life in the shtetl, here the Russian town of Koidanov, near Minsk in Belarus, where Heller's father was born in 1902. This part of the chronicle paints a detailed and personal picture of the great wave of east European Jewish immigration to America. We hear, first-hand, as it were, of the tensions between German Jews who arrived in America earlier (mid-nineteenth century) and the Russian, or eastern European Jews, who arrived in the

great migration that took place in the late nineteenth century and the beginning of the twentieth. We learn of the rivalry between Litvaks and Galitzianers, and the struggles of immigrants to assimilate and learn the language of their new home. The author's father comments on the Yiddish-English coinages: *nezdoriger* and *opsteziger* for next door and upstairs neighbors. All of this is rendered with records from Ellis Island, stories recounted in the family, memories, supplemented by the writings of Abraham Reizen, Nathan Glazer, Irving Howe, Moses Rischin, Anzia Yezierska, and others. The particular appeal here lies in the easy connections between the personal recollections of visits to the grandmother in Jamaica and her white cake with sticky sweet icing and the panoramic view of these stories in a larger history. As the author says in her preface: it is not about how these particular people mattered to History, but how history mattered to them.

For me, one of the great delights here is the charm of the letters from the author's father, Isaiah, to his daughter. Here is just one example.

Ever since I recovered from my “viral pleuritis” (a polite name for old fashioned pleurisy), I have had rather mild colds off and on, colds which I wouldn't have noticed in the past but which I find annoying and debilitating—I've been in and out of school, so often that everybody, teachers, administrators, pupils and I are getting a little confused as to whether I am in or out of school. My youthful, pleasant principal met me in the corridor the other day and somewhat bewildered said, “I thought you were out today.” To which I responded, “Oh no, I am here; you appear to be absent.”